

# Manifestations de l'esprit féminin dans les devis de *L'Heptaméron* de Marguerite de Navarre

Khaoula Kéfi  
Université de Tunis

Bien que *L'Heptaméron* s'inscrive dans le sillon de la tradition novellistique médiévale et que ce recueil soit le carrefour où s'entrecroisent une culture populaire qui a permis aux fabliaux et aux contes de s'abreuver de la veine comique et une culture élitiste qui porte en elle l'impact de la littérature italienne<sup>1</sup>,

---

<sup>1</sup> C'est Marguerite de Navarre, par le biais du personnage de Parlamente, qui atteste dans le prologue de *L'Heptaméron* l'influence exercée par *Le Décaméron* de Boccace sur son projet de créer un recueil de nouvelles : « Je crois qu'il n'y a nul de vous qui n'ait lu les Cent Nouvelles de Boccace,

l'œuvre navarrienne se caractérise par une originalité qui se manifeste à travers les devis qui suivent chaque nouvelle<sup>2</sup>. Mathieu-Gisèle Castellani commente ainsi cette originalité :

Voilà un livre « double », transformant à la fois le genre narratif traditionnel par la présence du débat qui problématise la narration et la fait entrer dans l'ère du soupçon, et le genre traditionnel du commentaire, encore réservé dans la première moitié du siècle aux grands textes fondateurs de la culture moderne, ici accordé à un genre mineur, le recueil des nouvelles. (p. 65)

Les devis de *L'Heptaméron* mettent en scène dix personnages, cinq femmes et cinq hommes qui, en prenant appui sur les histoires racontées, échangent leurs idées et orientent les débats vers des sujets à portée morale et philosophique. La participation des personnages féminins, Oisille, Parlamente, Ennasuite, Longarine et Nomerfide, apporte une touche bien particulière aux débats. Nous pouvons aborder cet apport selon deux perspectives : la touche féminine du devis navarrien et la dimension intellectuelle que les devisantes greffent sur les échanges.

---

nouvellement traduites d'italien en français, que le Roi François premier en son nom, monseigneur le Dauphin, madame la Dauphine, madame Marguerite font tant de cas que, si Boccace, du lieu où il était, les eût pu ouïr, il devait ressusciter à la louange de telles personnes. Et à l'heure, j'ouïs les deux dames dessus nommées, avec plusieurs autres de la Cour, qui se délibèrent de faire autant. » (p. 47) Dans notre article, toutes les citations se réfèrent à cette édition du recueil. *Le Décaméron*, qui fut composé entre 1350 et 1355, fut traduit en français par Antoine Le Maçon en 1545. Cette traduction était dédiée à Marguerite de Navarre.

<sup>2</sup> Bouchet note que l'écriture médiévale de la nouvelle est « autant traduction et compilation que création véritable » (p. 8). Godenne, lui, insiste sur la primauté du récit dans la nouvelle médiévale : « La nouvelle à ses débuts est un récit conté. » (p. 22)

### ***La touche féminine***

Certaines réactions des devisantes de *L'Heptaméron* témoignent du souci de Marguerite de Navarre de mettre en exergue la sensibilité du personnage féminin. Après avoir écouté l'histoire émouvante de la femme d'un muletier qui est morte en défendant son honneur contre les assauts violents d'un page, les devisantes n'ont pas pu retenir leurs larmes, comme le rapporte la narratrice :

Il n'y eut dame en la compagnie qui n'eût la larme à l'œil pour la compassion de la piteuse et glorieuse mort de cette muletière. Chacune pensa en elle-même que, si la fortune leur advenait pareille, mettraient peine de l'ensuivre en son martyre. (nouvelle 4, p. 60)

Ce passage montre que les devisantes ne sont pas seulement touchées par la dimension pathétique de la nouvelle. Elles s'identifient à l'héroïne en admirant sa bravoure. Elles réagissent de la même façon après avoir écouté l'histoire de la Châtelaine de Vergi, qui est morte de douleur après que son serviteur eut trahi sa confiance. Oisille, qui a proposé ce récit, profite de l'émotion de ses auditrices pour leur faire la leçon :

Voilà, mesdames, l'histoire que vous m'avez priée de vous raconter, que je connais bien à vos yeux n'avoir été entendue sans compassion. Il me semble que vous devez tirer exemple de ceci, pour vous garder de mettre votre affection aux hommes car, quelque honnête ou vertueuse qu'elle soit, elle a toujours à la fin quelque mauvais déboire. (nouvelle 70, p. 485)

En proposant une histoire édifiante, la doyenne du recueil voulait mettre la sensibilité des personnages féminins au profit de l'accentuation de la portée didactique du récit.

Il est à noter que la réaction des personnages masculins par rapport à ce type d'histoires piteuses diffère de celle des devisantes. En voulant démontrer à l'auditoire qu'on pouvait mourir d'amour, Dagoucin propose, dans la nouvelle 9, l'histoire dramatique d'un serviteur chez qui le refus des parents de lui accorder la main de sa dulcinée a suscité une mort longue et douloureuse. Alors que les femmes sont touchées par l'issue tragique de cette histoire au point de verser des larmes — « Les dames, oyant cela, eurent toutes la larme à l'œil » (p. 92) —, Hircan, le mari de Parlamente, tourne en dérision la sincérité du jeune homme :

Voilà le plus grand fou dont j'ouïs jamais parler! Est-il raisonnable, par votre foi, que nous mourions pour les femmes qui ne sont faites que pour nous, et que nous craignons leur demander ce que Dieu leur commande de nous donner? (*ibid.*)

Saffredent, un autre devisant, affiche son adhésion à l'attitude railleuse d'Hircan en insistant sur le manque du courage du jeune homme, qui aurait dû, selon lui, obtenir par la force ce que l'honneur de la dame lui refusait :

Pour confirmer le dire d'Hircan, auquel je me tiens, je vous supplie croire que Fortune aide aux audacieux, et qu'il n'y a homme, s'il est aimé d'une dame, qu'à la fin n'en ait du tout ce qu'il demande, ou en partie. Mais l'ignorance et la folle crainte font perdre aux hommes beaucoup de bonnes aventures, et fondent leur perte sur la vertu de leur amie, laquelle n'ont jamais expérimentée du bout de doigt seulement : car onques place bien assaillie ne fut, qu'elle ne fût prise. (p. 93)

Le décalage entre la réaction des femmes et celles des hommes montre que les deux types de personnages ne perçoivent pas de la même manière les histoires narrées. Les réactions des femmes sont mues par une sensibilité qui les pousse à se montrer solidaires avec les victimes. Or cette sensibilité ne les

empêche pas d'avoir du caractère et de savoir pimenter les échanges à leur façon. En s'intéressant aux modes de fonctionnement des interactions verbales, Catherine Kerbrat-Orecchioni remarque que « tout comme les jeux, les échanges communicatifs sont à la fois coopératifs et compétitifs » (p. 147). Les personnages féminins de *L'Heptaméron* excellent dans ces deux types d'échanges.

Sur le plan de la coopération, elles savent se montrer solidaires pour défendre la gente féminine contre les attaques de certains devisants. Choquées par les propos de Saffredent, qui veut légitimer l'emploi de la ruse dans les jeux de séduction, elles lui demandent, dans les devis de la nouvelle 12, de se taire : « Les dames furent toutes du côté de Géburon et contraignirent Saffredent de se taire. » (p. 138) Voulant défendre les femmes contre les accusations de duplicité, Nomerfide va se montrer sarcastique à l'égard d'Hircan dans les devis de la nouvelle 6 :

Il vous semble [...] que chacun est comme vous, qui par un bruit en veut couvrir un autre. Mais il y a danger qu'à la fin une couverture ruine sa compagnie, et que le fondement soit tant chargé pour soutenir les couvertures qu'il ruine l'édifice. (p. 79)

Ce type de réflexions à tonalité ironique est récurrent dans les devis de *L'Heptaméron*. Prenant pour cible les devisants qui attaquent les femmes, les personnages féminins navarriens n'hésitent pas à recourir à l'ironie pour désarmer leurs adversaires. Nomerfide et Hircan se laissent souvent emporter par leurs tempéraments au point de s'attaquer dès que l'occasion se présente. Mais Nomerfide a souvent le dernier mot, comme en témoigne la fin des devis de la nouvelle qui relate l'histoire tragique de la Châtelaine de Vergi. Voulant taquiner Nomerfide, qui s'apitoyait sur le sort de l'héroïne, Hircan lance comme

remarque : « N'en ayez point de peur, [...] car vous ne mourez point d'une telle fièvre! » (p. 487) Mais la devisante fait preuve d'un esprit de répartie remarquable : « Non plus, [...], que vous ne vous tuerez après avoir connu votre offense. »<sup>3</sup>

Saffredent est lui aussi souvent la cible des remarques mordantes des femmes. Dans les devis de la nouvelle 3, qu'il a proposée à l'auditoire et qui relate comment un gentilhomme s'est vengé de l'infidélité de sa femme avec le roi de Naples en cocufiant ce dernier, Ennasuite s'amuse du choix du récit en taquinant le narrateur :

Saffredent, je suis toute assurée qui si vous aimez autant qu'autrefois vous avez fait, vous enduriez cornes aussi grandes qu'un chêne pour en rendre une à votre fantaisie; mais maintenant que les cheveux vous blanchissent, il est temps de donner trêve à votre fantaisie. (p. 65)

Dans les devis de la nouvelle 8, c'est Longarine qui met en doute la fidélité conjugale d'Hircan et de Saffredent. Profitant de l'occasion offerte par cette nouvelle qui relate comment un mari se piège lui-même en voulant tromper sa femme avec une chambrière, elle taquine les deux hommes : « Il me semble, mesdames, que si tous ceux qui ont fait de pareilles offenses à leurs femmes étaient punis de pareille punition, Hircan et Saffredent devraient avoir belle peur. » (p. 85) La doyenne du cercle va elle aussi participer à ce jeu qui oppose hommes et femmes en se faisant l'avocate de ces dernières contre les attaques de Saffredent : « Vous avez toujours les plus fausses opinions que je vis jamais, [lui dit-elle], car il vous semble que toutes les femmes soient de votre complexion. » (nouvelle 56, p. 414)

---

<sup>3</sup> Nomerfide fait référence à l'attitude héroïque du serviteur qui s'est suicidé après avoir découvert que son indiscretion est la cause de la mort de sa dame.

Ces différents exemples montrent que les devisantes sont capables de se montrer solidaires pour défendre la gente féminine. Or ce genre de réactions ne les empêche pas de faire preuve de lucidité et de condamner fermement toutes les femmes qui se montrent fausses et vicieuses. Face à l'hypocrisie de l'héroïne de la nouvelle 49, qui enchaîne les amants en les cachant les uns après les autres dans une garde-robe pour ne jamais être en manque de jouissances, les devisantes ont toutes la même réaction : « Il n'y eut femme en la compagnie, oyant raconter cette histoire, qui ne fit tant de signes de croix qu'il semblaient qu'elles voyaient tous les diables de l'enfer devant leurs yeux. » (p. 381)

Bien que ces similitudes dans les réactions, que ce soit au niveau de la contre-attaque des accusations des hommes ou au niveau de la condamnation des attitudes immorales, laissent croire que les devisantes sont souvent sur la même longueur d'ondes, certains devis montrent qu'elles peuvent faire preuve d'une divergence d'opinions. Après avoir écouté l'histoire d'une dame qui s'est montrée patiente face à l'infidélité de son mari et qui a su le détourner de ce chemin grâce à sa persévérance, les devisantes émettent deux types de jugements. Oisille et Ennasuite admirent la patience de la dame et voit en elle un exemple à suivre par toutes les femmes trahies alors que Parlamente et Longarine voient dans cette attitude des concessions que toute femme voulant préserver son amour propre doit refuser. Longarine va même jusqu'à souhaiter la mort du mari : « De tels maris que ceux-là, les cendres en seraient bonnes à faire la buée. » (nouvelle 37, p. 323)

Cette divergence des points de vue peut s'inscrire dans une autre face de l'interaction verbale qu'Orecchioni rattache à la compétition et qui se manifeste également dans *L'Heptaméron* à travers la mise en place de situations langagières révélant des sentiments de rivalité et de jalousie entre les devisantes. Bien qu'elle soit la doyenne du cercle et qu'elle incarne aux yeux des autres la sagesse<sup>4</sup>, Oisille est la première à taquiner Nomerfide en insinuant qu'elle n'accorde pas autant d'importance au choix de ses amants qu'elle le déclare. À la réflexion faite par cette dernière — « J'eusse mieux aimé être jetée en la rivière que de coucher avec un Cordelier » —, la doyenne répond : « Vous savez donc bien nouer? » (nouvelle 5, p. 76)

Si cette remarque se caractérise par une portée humoristique, celle faite par Parlamente à l'encontre d'Ennasuite dans les devis de la nouvelle 35 est pourvue d'une tonalité agressive qu'aucun indice dans l'échange entre les deux personnages ne laisse présager. La discussion tourne autour de la fragilité des femmes qui doivent s'immuniser contre les faux discours des hommes ne tendant qu'à les amadouer pour arriver à des fins inavouables. Parlamente se montre catégorique et préconise à ses semblables de se montrer de marbre face aux flèches de Cupidon. Jugeant cette voie trop ardue, Ennasuite le fait remarquer : « A ce que vous dites, [...], jamais femme ne voudrait aimer homme. Mais votre loi est si âpre qu'elle ne durera pas. » (p. 314) La réponse de Parlamente ne se fait pas attendre et fait dévier la conversation, qui prend une tournure inattendue : « Je le sais bien, mais je ne lairrai pas, pour cela, désirer que chacun se contentât de son mari

---

<sup>4</sup> Oisille est décrite par Parlamente comme étant « la plus sage et ancienne » (p. 129). Cette sagesse est associée à son âge, qui lui permet d'avoir une « longue expérience » (p. 40).

comme je fais du mien. » (*ibid.*)<sup>5</sup> Parlamente joue ici sur les mots dans une volonté de provoquer son interlocutrice<sup>6</sup>. La vive réaction d'Ennasuite montre que cette insinuation a engendré les effets escomptés : « Vos devez juger que chacun a le cœur comme vous, ou vous pensez être plus parfaite que toutes les autres. » (*ibid.*) Cette interaction verbale entre les deux femmes révèle que la complicité qui les a unies dans les autres devis du recueil ne peut camoufler l'ombre de jalousie qui plane sur leurs relations. Nous pouvons émettre l'hypothèse que Parlamente voit dans Ennasuite une rivale potentielle ayant des atouts capables de séduire un mari qui ne cache pas sa sensibilité aux charmes des

---

<sup>5</sup> Cette déviance constitue ce que Grice qualifie de transgression à la règle de « relation », qui est l'une des quatre règles qui régissent l'exercice de la conversation et qui implique la nécessité de parler « à propos ». Les trois autres règles sont la « quantité », en rapport avec la quantité d'informations communiquées, la « qualité », en lien avec la véracité et la pertinence, et la « modalité », qui ne concerne pas « ce qui est dit, mais plutôt comment on doit dire ce que l'on dit ». Cette forme de déviance ainsi que les transgressions qui peuvent se manifester à travers le recours à l'ironie, à la métaphore, à la litote et à l'hyperbole sont à l'origine des « implications conversationnelles » qui opèrent un transfert sur le foyer de la valeur du discours, comme l'explique Grice dans cette définition : « Puisque la valeur de vérité d'un implicat conversationnel n'est pas liée à celle de ce qui est dit (ce qui est dit peut être vrai, ce qui est implicite peut être faux), l'implication n'est pas produite par ce qui est dit, mais seulement par le dire de ce qui est dit, ou par la manière dont on l'exprime » (p. 57-72).

<sup>6</sup> La réflexion de Parlamente se rattache au sous-entendu tel qu'il est défini par Ducrot : « Comme dit une expression familière, le sous-entendu permet d'avancer quelque chose "sans le dire, tout en le disant". » (p. 30-43) Le recours à cette forme discursive montre que Parlamente sait se montrer prudente en misant sur le fonctionnement des sous-entendus comme l'explique le linguiste : « On peut placer à l'origine des sous-entendus une démarche discursive parfaitement compatible avec les lois de la logique et qui permet de comprendre que le locuteur puisse refuser d'en être tenu pour responsable. » (p. 37)

femmes. Le fait qu'Hircan prenne la défense d'Ennasuite contre les attaques de sa femme nous conforte dans cette interprétation<sup>7</sup>.

Les remarques de Parlamente dans ces devis montrent une femme de caractère qui sait marquer son territoire. D'autres réactions révèlent une femme intelligente qui sait goûter à son tour aux subtilités du langage. Dans le prologue de *L'Heptaméron*, Saffredent est présenté comme étant un serviteur de Parlamente, la suivant à son insu jusqu'aux bains de Cauterets. Mais certains devis révèlent que la dame a démasqué les sentiments du gentilhomme et qu'elle tient à se montrer discrète pour ne pas éveiller les soupçons. Dans les devis de la nouvelle 20, la discussion tourne autour de la perfidie des femmes. Prenant la défense de la gente féminine, Parlamente taquine Saffredent : « Puisque vous avez telle opinion des femmes, [...], elles vous devraient priver de leur honnête entretènement et privautés. » (p. 200) Le gentilhomme va profiter de cette brèche pour lancer un message à sa dame :

Aucunes ont tant usé, en mon endroit, du conseil que vous leur donnez, en m'éloignant et séparant des choses justes et honnêtes, que si je pouvais dire pis et pis faire à toutes, je ne m'y épargnerais pas, pour les inciter à me venger de celle qui me tient si grand tort. (*ibid.*)

Ce bref échange entre les deux personnages révèle une face de leur relation que les autres ignorent. D'où la réaction discrète de la dame : « En disant ces paroles, Parlamente mit son touret de nez et avec les autres entra dedans l'église. » (*ibid.*) À travers ce geste, ne cherche-t-elle pas à cacher aux yeux de l'assistance

---

<sup>7</sup> Hircan essaye d'apaiser les tensions entre les deux femmes en donnant la voix à Ennasuite : « Je la [ma voix] donne à Ennasuite, pour la récompenser contre ma femme. » (p. 314-315).

un sentiment d'autosatisfaction ou de fausse pudeur face aux lamentations de son serviteur?

Dans un autre débat ayant toujours pour cible les femmes, Parlamente va faire preuve de la même discrétion et du même goût pour la taquinerie face aux déclarations d'amour d'un autre serviteur : Simontaut. Ce dernier se classe parmi les victimes de la cruauté des femmes :

Depuis qu'Eve fit pécher Adam toutes les femmes ont pris possession de tourmenter, tuer et damner les hommes. Quant est de moi, j'en ai tant expérimenté la cruauté, que je ne pense jamais mourir ni être damné que par le désespoir en quoi une m'a mis. Et suis encore si fou, qu'il faut que je confesse que cet enfer-là m'est plus plaisant, venant de sa main, que le paradis donné de celle d'une autre. (nouvelle 11, p. 56)

Ayant parfaitement conscience que ces propos lui sont destinés, Parlamente crée un effet de diversion en recourant à l'humour : « Puisque l'enfer est aussi plaisant que vous dites, vous ne devez craindre le diable qui vous y a mis. »<sup>8</sup>

L'analyse de la touche apportée par les devisantes aux débats permet de rendre compte de la complexité du personnage féminin navarrien, qui oscille entre une sensibilité à fleur de peau et un fort tempérament permettant aux devisantes de se faire les avocates des femmes injustement jugées. Cette complexité est mise en relief à travers un savoir-faire féminin unique, qui consiste à s'armer de l'humour et des procédés de l'ironie pour faire passer subtilement un message ou pour tempérer le didactisme d'un propos. Un autre aspect de

---

<sup>8</sup> Ce sont les commentaires de la narratrice qui révèlent la participation de Parlamente à ce jeu des insinuations : « Parlamente, feignant de n'entendre point que ce fût pour elle qu'il tenait tels propos, lui dit : [...] » (p. 56)

la touche féminine est perceptible à travers la dimension intellectuelle que les devisantes greffent sur les débats.

### ***La dimension intellectuelle des devis***

Bien que la première finalité assignée aux nouvelles soit le divertissement, ces récits ouvrent souvent la voie à des débats d'ordre philosophique, social et moral. Le personnage féminin navarrien participe à sa façon à ce type de devis.

L'un des aspects de l'esprit féminin se manifeste à travers ce que nous pouvons qualifier d'une resémantisation du langage. Les hommes et les femmes du recueil ne définissent pas de la même manière les concepts. Se proclamant l'avocat du diable contre les femmes, Hircan rattache l'origine du concept de l'honneur féminin au vice de la gloire :

Je sais bien que toujours un pire diable met l'autre dehors, et que l'orgueil cherche plus la volupté entre les dames que ne fait la crainte ni l'amour de Dieu. Aussi que leurs robes sont si longues et bien tissées de dissimulation que l'on ne peut connaître ce qui est dessous car, si leur honneur n'en était non plus taché que le nôtre, vous trouveriez que Nature n'a rien oublié en elles non plus qu'en nous. Et pour la contrainte qu'elles se font de n'oser prendre le plaisir qu'elles désirent, ont changé ce vice en un plus grand qu'elles tiennent plus honnête : c'est une gloire et cruauté, par qui elles espèrent acquérir nom d'immortalité. (nouvelle 27, p. 270-271)

Si, dans cette définition de l'honneur, les hommes et les femmes sont mis sur le même pied d'égalité sur le plan des vices, Parlamente tient à mettre en exergue les points de divergence entre l'honneur des hommes et celui des femmes :

Un homme qui se venge de son ennemi et le tue pour démentir en est estimé plus gentil compagnon; aussi est-il quand il en aime une douzaine avec sa femme. Mais l'honneur des femmes a un autre fondement: c'est douceur, patience et chasteté. (nouvelle 43, p. 359)

Ce débat sur l'honneur s'inscrit dans une réactualisation de ce que fut au Moyen Âge « La querelle des femmes », une véritable polémique autour du rôle de la femme dans la famille et dans la société. Ce débat fut déclenché au XII<sup>e</sup> siècle par l'ouvrage d'André le Chapelain, *De Amore*, à travers lequel l'auteur répond aux attaques contre la femme dont les fabliaux, les farces et les nouvelles médiévales se font les porte-parole et qui témoignent de la méfiance de l'Église à l'égard de la gente féminine<sup>9</sup>. Or, *Les quinze joyes du mariage*, œuvre anonyme datant de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, et le poème à succès d'Alain Chartier, « La Belle Dame sans Mercy », datant de la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle, montrent que le débat n'est pas clos et que l'image de la femme est toujours sous l'emprise des préjugés sociaux et moraux.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, certains humanistes tels qu'Érasme ont tenté de réhabiliter le mariage et de le rattacher à la sagesse chrétienne<sup>10</sup> alors que d'autres écrivains, tels que Baldassare Castiglione avec son *Courtisan* ou Antoine Héroët, auteur de *La Parfaicte Amye*, donnent au débat une dimension plus raffinée et courtoise. « La querelle des femmes » devient ainsi « La querelle des amyes ». Marguerite de Navarre a contribué à hisser cette querelle au rang des conversations mondaines requérant culture et finesse d'esprit. Gabriel Pérouse retrace cette évolution :

---

<sup>9</sup> Voir Madeleine Lazard pour un aperçu historique sur l'évolution de « La querelle des femmes » entre le Moyen Âge et le XVI<sup>e</sup> siècle (p. 8-16).

<sup>10</sup> Érasme a défendu le mariage dans ses *Colloques*, dans *l'Éloge du mariage* et dans *l'Institution du mariage chrétien*.

C'est au XVI<sup>e</sup> siècle que la « Querelle » est devenue affaire mondaine et romanesque. Entre les débats de cour qu'elle suscita au temps de Marie de Champagne et ceux de l'Heptaméron [*sic*], des siècles s'écoulaient où elle était surtout affaire de cuistres parlants latins. (p. 14-15)<sup>11</sup>

À travers les personnages féminins du recueil, la Reine de Navarre apporte sa pierre à l'édifice. La définition de l'honneur qu'elle livre par le biais de Parlamente débouche sur une conception féminine de l'amour :

L'amour de la femme, bien fondée sur Dieu et sur honneur, et si juste et raisonnable que celui qui se départ de telle amitié doit être estimé lâche et méchant envers Dieu et les hommes de bien. Mais l'amour de la plupart des hommes est tant fondée sur le plaisir que les femmes, ignorant leurs mauvaises volontés, s'y mettent aucunes fois bien avant. (nouvelle 21, p. 223)

Cette conception fait entrecroiser deux dimensions des relations entre les hommes et les femmes, une dimension terrestre et une dimension spirituelle qui fait intervenir Dieu. Cet entrecroisement porte en lui l'impact de la conception de l'amour forgée par le néoplatonisme. Lucien Febvre définit le « vrai platonisme » comme un « amour qui s'est dépersonnalisé, ou impersonnalisé — qui ne s'adresse plus à une créature de chair mais à une qualité ou un ensemble de qualités, à une abstraction dont la femme vivante n'est plus que le symbole » (p. 251). La conception platonicienne de l'amour opère ainsi une distinction entre la sphère du concret, du tangible, et celle de l'idéal. L'amour y est perçu comme une projection des valeurs abstraites sur l'être humain. Cette projection déshumanise l'objet d'amour et le transforme en une entité

---

<sup>11</sup> Delumeau souligne le rôle joué par la conversation au XVI<sup>e</sup> siècle dans ce genre de débats à caractère social : « La réhabilitation de la femme s'est opérée à partir du moment où on a eu le temps de converser. » (p. 437)

abstraite. En 1482, Marsile Ficin traduit les œuvres de Platon et propose une relecture chrétienne de cette philosophie. Il rattache la conception de l'amour terrestre à l'amour divin dans une doctrine que Philippe Lajarte qualifie de théocentrisme :

L'amour humain s'y voit, dès ici-bas, assigner pour fin sa conversion en amour divin. [...] Le fondement de la dialectique ficinienne de l'amour est, en effet, la finalité divine, sinon même la nature divine de l'amour humain. (p. 344-345)

Le néoplatonisme propagé à la Renaissance se caractérise ainsi par une dimension religieuse qui fait de l'amour terrestre un tremplin vers l'amour divin. Pour Abel Lefranc, c'est Marguerite de Navarre qui a le plus contribué à la propagation de cette doctrine : « Platon a été surtout révélé au public lettré de notre pays par l'intermédiaire de l'auteur de *L'Heptaméron* [sic] » (p. 65). En fidèle porte-parole des idées religieuses et philosophiques de l'auteur, Parlamente explique les étapes de ce cheminement :

L'âme, qui n'est créée que pour retourner à son souverain Bien, ne fait, tant qu'elle est dedans ce corps, que désirer d'y parvenir. Mais à cause que les sens par lesquels elle en peut avoir nouvelles sont obscurs et charnels, par le péché du premier père, ne lui peuvent montrer que les choses visibles plus approchantes de la perfection, après quoi l'âme court, cuidant trouver en une beauté extérieure, en une grâce visible et aux vertus morales la souveraine beauté, grâce et vertu. Mais quand elle les a cherchées et expérimentées, et elle n'y trouve point Celui qu'elle aime, elle passe outre. (nouvelle 19, p. 196)

Les exemples puisés des débats sur l'honneur et sur l'amour auxquels participent avec enthousiasme les devisantes révèlent l'impact de l'actualité sur la créativité de l'auteur tel que « La querelle des Femmes » et le néoplatonisme. D'autres débats montrent que les personnages féminins navarriens

portent en eux l'adhésion de la Reine d'Angoulême au credo évangélique. Nicolat Le Cadet présente ainsi ce credo :

La définition restrictive de l'« évangélisme » permet de circonscrire le terme au champ des réformateurs modérés non schismatiques. Les évangéliques français sont alors ces hommes et ces femmes qui se détachent de la théologie traditionnelle de la Sorbonne sans pour autant penser en dehors de l'Église catholique et rejoindre les protestants schismatiques. (p. 20)

Nous pouvons retenir de cette présentation l'esprit réformateur qui a animé l'évangélisme et qui a porté sur différents aspects de la vie du croyant et de ses rapports avec le créateur. Parmi les fondements de ce credo, occupe une place centrale le rejet de la superstition qui fausse la relation entre l'homme et Dieu. Dans les devis de la nouvelle 44, Parlamente associe la critique des moines à la dénonciation des méfaits de la superstition :

Celles [les femmes] qui, pour fréquenter leur couvent et porter leurs patenôtres marquées de tête de mort et leurs cornettes plus basses que les autres, cuident être plus sages, sont celles que l'on peut dire folles, car elles constituent leur salut en la confiance qu'elles ont en la sainteté des iniques. (nouvelle 44, p. 361)

Dans les devis de la nouvelle 55, Oisille associe sa voix à ce procès pour clamer l'inefficacité des pratiques superstitieuses et leur inaptitude à rapprocher l'homme de Dieu. Les deux femmes recommandent la lecture de la Bible comme unique texte de référence. C'est pourquoi Oisille débute chaque journée par la lecture des passages de l'Évangile.

L'esprit féminin dans les devis de *L'Heptaméron* revêt plusieurs formes qui témoignent de la volonté de la Reine de Navarre de mettre en relief le savoir-faire des devisantes dans les échanges verbaux. Ce savoir-faire associe tact, humour et culture. La comparaison que nous avons établie entre les

réactions des personnages féminins et les réactions des hommes montre que la touche féminine se manifeste à travers une sensibilité exaltée et une perception des concepts qui rejette le machisme et une application inappropriée et outrée de la théorie de l'inégalité des sexes. L'analyse des échanges verbaux entre les devisantes révèle une complexité qui offre au lecteur un panorama des relations entre femmes allant d'une solidarité inébranlable à une rivalité perceptible à travers une maîtrise parfaite des jeux de langage tels que les insinuations et les sous-entendus. Enfin, certains débats permettent de juger de l'envergure de la culture du personnage féminin. Voulant participer à l'actualité de l'époque, les devisantes font preuve d'une aptitude spectaculaire à se faire le porte-parole des idées novatrices dans les domaines social, moral et religieux. Tels les fragments d'une mosaïque, ces différentes manifestations de l'esprit féminin permettent de reconstituer l'importance du rôle jouée par Marguerite de Navarre lors du règne de François 1<sup>er</sup> et anticipent l'importance du rôle jouée par les femmes dans les salons et leur contribution au succès de ce genre littéraire.

## Bibliographie

- BOUCHET, Florence. (1977), « La nouvelle à l'épreuve du roman médiéval », dans Vincent Engel (dir), *La Nouvelle de langue française aux frontières des autres genres du Moyen Âge à nos jours*, vol. 2, Louvain-la-Neuve Academia A.B. Bruylant, p. 7-22.
- CASTELLANI, Mathieu-Gisèle. (1992), *La Conversation conteuse*, Paris, Presses universitaires de France.
- DELUMEAU, Jean. (1973), *La Civilisation de la Renaissance*, Paris, Arthaud.
- DUCROT, Oswald. (1969), « Présupposés et sous-entendus », *Langue française*, n° 4, *La sémantique*, p. 30-43.
- FEBVRE, Lucien. (1944), *Autour de l'Heptaméron, Amour sacré, amour profane*, Paris, Gallimard.
- GODENNE, René. (1974), *La Nouvelle Française*, Paris, Presses universitaires de France.
- GRICE, Paul. (1979), « Logique et conversation », *Communications*, n° 30, *La conversation*, p. 57-72.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine. (1992), *Les Interactions verbales*, t. II, Paris, Armand Colin.
- LAJARTE, Philippe. (1972), « L'Heptaméron et le ficinisme : rapports d'un texte et d'une idéologie », *Revue des sciences humaines*, vol. XXXVII, n° 147, p. 339-371.
- LAZARD, Madeleine. (1985), *Images littéraires de la femme à la Renaissance*, Paris, Presses universitaires de France.
- LEFRANC, Abel. (1914), *Grands Écrivains français de la Renaissance*, Paris, Librairie Honoré Champion.

LE CADET, Nicolas. (2010), *L'Évangélisme fictionnel*, Paris, Classiques Garnier.

(de) NAVARRE, Marguerite. (1982 [1559]), *L'Heptaméron*, Paris, Flammarion.

PEROUSE, Gabriel. (1978), *Nouvelles françaises du XVI<sup>e</sup> siècle*, Lille, Service de reproduction des thèses, Université de Lille III.

## Résumé

Nous avons focalisé dans cet article sur le rôle des devisantes dans *l'Heptaméron* en démontrant la touche personnelle qu'elles apportent à la conversation. Cette touche se manifeste à travers la mise en exergue de la sensibilité et du savoir-faire du personnage féminin. Cette analyse débouche sur l'emploi de l'ironie, des sous-entendus et des « *implications conversationnelles* » dans les interactions verbales. Enfin, nous nous sommes intéressée au rôle de l'intellectuelle qu'assument les devisantes dans les débats. Ce rôle atteste l'aptitude du personnage féminin et de l'auteur à élever la conversation du bavardage précieux au rang du dialogue mondain et savant qui anticipe le succès des Salons.

## Abstract

In this article, we focus on the role of women-speakers during the debates in *Heptaméron* to demonstrate the personal touch they bring to the conversation. This touch is revealed through the highlighting of the sensibility and the know-how of the female character. This analysis is also about the use of irony, allusions and « *interactive implications* » in the verbal interactions. Finally, we are interested in the intellectual role embodied by the female characters in the debates. This role shows the capability of female characters and of the author to raise the conversation from precious gossip to the rank of the society and learned dialogue, anticipating the success of « *Literary Salon* ».